



LISELOTT DIEM, UNE CERTAINE IDÉE DE L'OLYMPISME

par WILLI DAUME, membre du CIO

Le Président du CIO était à Cologne (FRG) le 30 octobre pour remettre l'Ordre Olympique décerné à M^{me} Liselott Diem, directrice de l'Institut des sciences du sport qui fut fondé par son mari Carl Diem, en 1946.

Il revenait à M. Willi Daume, membre du CIO et président du CNO d'Allemagne fédérale, de présenter la carrière de la récipiendaire. Voici de larges extraits de ce portrait chaleureux et contrasté qui est aussi une belle leçon de morale.

Pour vos 70 ans, je m'étais réjoui — je l'ai vérifié — à la perspective de pouvoir vous présenter à nouveau, dix ans plus tard, mes respects. De même, s'il m'est permis de vivre encore une autre décennie, je renouvellerai, une fois de plus, mes vœux, puisque mon estime pour vous n'aura en rien changé. A l'époque, je vous avais présentée comme « la gardienne et la correctrice » de l'œuvre de votre inoubliable et incomparable mari. Aujourd'hui, j'ajouterai que vous en êtes aussi la continuatrice, rôle qui vous tint très à cœur. En effet, refusant d'entrée de jeu de jouer simplement le rôle d'épouse, vous vous

êtes engagée dans des voies qui ne rejoignaient pas, ni même ne croisaient pas toujours celles de Carl Diem. Et cela était bien.

Vous venez de publier votre autobiographie « *Leben als Herausforderung* »... Je dois avouer que je connais relativement mal votre œuvre, dont je viens seulement de mesurer l'ampleur, mais on ne peut pas tout faire. Bien que combattant cette « momie » qu'est, selon l'expression de Coubertin, l'amateurisme, je suis moi-même un vieil amateur de pure souche. Le sport n'est pour moi qu'un passe-temps et je ne puis absolument pas me mesurer à vous, chère Madame Diem. Je

profite de l'occasion pour rappeler que vous me confirmez dans le sentiment que le fossé entre apparence et réalité n'a jamais pu être comblé, pas même par votre mari. C'est là la dernière grande tâche à laquelle je m'attellerai avant de me retirer du monde olympique international.

Je comprends les anciens qui, en comparant avec il y a vingt ans, pensent que nous sommes aujourd'hui en disgrâce. C'est pourquoi la question la plus urgente est de savoir où nous allons maintenant. Le sport olympique, en refusant d'entrer dans le jeu du sport lucratif, n'a pas non plus voulu que celui-ci empiète sur son domaine, ce qui ne l'a pas empêché de commettre plus d'une bétise (de Jim Thorpe à Karl Schranz en passant par Paavo Nurmi et la multitude des « sans-grade »). Si les manifestations sportives étaient les mêmes, les idéaux différaient cependant. A l'auguste éthique de l'amateur olympique sans reproches, s'opposaient une « éthique de classe » et un « honneur professionnel » étroits et limités. On oublie qu'un même idéal humanitaire sous-tend le sport de compétition et en particulier l'esprit olympique, l'individu et son succès personnel restant la seule finalité du sport « lucratif ». Tout en reconnaissant aux modèles sportifs et humains de ce dernier le même effort physique et intellectuel d'entraînement et de franc-jeu, on leur dénie tout idéal universel de fraternité. Il est néanmoins devenu de plus en plus manifeste, ces dernières années, que les démarcations arbitraires et imaginaires sont impuissantes à préserver un olympisme éthéré coupé de la réalité. Il y a une chance à saisir.

Chère Madame Diem, vous avez écrit bien des choses pertinentes qui m'ont souvent impressionné. Jamais, cependant, vous ne m'en avez autant imposé que le jour où vous avez affirmé que vous vous réjouissiez que Boris Becker ou Steffi Graf gagnent beaucoup d'argent, car ce qui importe, ce n'est pas l'argent mais la synthèse nouvelle de l'idéalisme et du réalisme olympiques. Certes, qui ne tente rien n'a rien.

Le sociologue Max Weber distingue deux sortes d'éthiques qui décrivent exactement notre situation : une éthique purement « intellectuelle », que nous sommes en train d'abandonner au profit d'une éthique « responsable ». Par « éthique intellectuelle », Weber entend une morale exigeant de faire exclusivement le bien en se tenant à certaines règles, quelles qu'en

soient les conséquences. Comme l'avait déjà relevé Hegel, appliquée strictement, cette éthique est manichéenne. C'est elle qui constituait le fondement de l'amateurisme que nous avons défendu de manière conséquente. Elle était alors justifiée — et l'est toujours dans certaines circonstances — car l'idéalisme procède souvent de l'indigence, voire d'un manque de moyens. Cependant, quand la situation change, il ne conserve sa vitalité qu'au prix de violences sans cesse accrues. En faisant alors preuve de plus de souplesse, nous mettrions en pratique la notion d'« éthique responsable ». Tout en prévoyant que la poursuite de buts donnés et la mise en œuvre de certains moyens risquent d'entraîner des conséquences imprévues, l'éthique responsable repose sur le principe selon lequel le « summum bonum », le bien absolu, étant inaccessible à l'homme, il faut s'efforcer d'empêcher le mal absolu. Autrement dit, tout acte inspiré de cette éthique doit toujours rechercher d'abord le moindre mal. Alors que l'adepte de l'éthique intellectuelle risque de voir ses nobles principes pervertis par une réalité irréductible, le partisan de l'éthique responsable doit, à l'inverse, rester vigilant pour ne pas perdre son objectif de vue en s'attachant par trop aux conséquences et aux résultats provisoires de son action.

J'aurais pu vous embrasser quand vous avez reconnu, selon moi, l'idée — appelée à prendre de l'importance — que tout jugement doit prendre en compte l'athlète lui-même.

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts, un Diem est bien placé pour le savoir. Pourtant, malgré lui et malgré vos 80 ans, vous confirmez le précepte de Montesquieu selon lequel il faut se garder de toucher aux lois et idéaux en vigueur quand la main se fait tremblante. C'est à cette condition que le sport olympique peut se développer. Je me souviens que vous ne vous êtes jamais jointe à ceux qui, depuis toujours, prédisent la mort des Jeux Olympiques.

N'attendez pas de moi que je traite de la pédagogie du nouveau-né, de l'« abécédaire du pied » ou du sport pour le troisième âge en passant par le mouvement pour le sport féminin ou le sport pour handicapés. Je dirai simplement que j'ai toujours admiré l'obstination avec laquelle vous avez balayé les obstacles — lesquels, du moins, ne vous ont jamais découragée — notamment le chauvinisme, les préjugés

scientifiques et ceux liés à une génération, le sexisme, les jugements erronés sur autrui ou l'étroitesse d'esprit. Au contraire, ils étaient pour nous autant d'occasions d'expliquer et de consolider vos idées et vos intuitions. Certes, il vous est arrivé de faire fausse route, mais peu importe aujourd'hui. Vous n'avez cessé, votre vie durant, de lutter pour un statut moderne de la femme, non pas par un activisme féministe ou politique mais en échafaudant une argumentation qui n'était pas exempte de circonspection. J'ai pu constater tout à fait par hasard que, sous votre influence, même un Carl Diem a mis en sourdine ses propos virils « *Theorie der Gymnastik* », vol. 1, p. 107.

Le jour de votre anniversaire, je vous avais offert un cadeau un peu rustique. Aujourd'hui, j'aurais aimé vous faire un présent somptueux qui vous aurait libérée de tout souci quant à l'avenir de votre enfant chéri, l'Institut Carl-Diem. Mais je n'ai pas encore de chèque ; du reste, ce n'est pas simplement l'affaire d'un chèque. J'ai néanmoins quelque chose à vous annoncer qui, je l'espère, vous réjouira. Vous pourrez me prendre au mot. A l'occasion de l'exposition consacrée à l'œuvre de Coubertin, qui se tient actuellement à Lausanne, vous avez clairement formulé vos desiderata. Je sais quelles conditions permettraient de combler la lacune qui subsiste dans le Mouvement olympique de notre pays, pour faire pendant à l'Académie Internationale Olympique d'Olympie que nous avons tous fondée en 1961. Nous avons jusqu'à présent fait le nécessaire pour l'entraînement des athlètes en dotant les associations professionnelles de centres d'entraînement et d'entraîneurs et en recrutant d'autres membres. En outre, nous avons institué un fonds d'aide aux sportifs qui leur assure une protection sociale. En revanche, la formation olympique qui vise à développer le sens des responsabilités et l'esprit communautaire, laisse encore à désirer. Je veux donc parler de l'Institut. Cette question concerne, elle aussi, les athlètes olympiques, leurs entraîneurs, les organisations et la science, mais aussi la jeunesse et les journalistes. Je sais, chère Madame Diem, le défi que vous avez lancé en proposant de verser, dit-on, 10 000 DM par an. Comment le CNO peut-il relever ce défi ? En trouvant le reste des fonds pour soutenir l'ensemble du projet. L'Institut doit être un lieu de rencontre, de recherche et d'études.

Sachez aujourd'hui que nous nous sommes mis à la tâche et que l'Institut Carl-Diem sera de l'entreprise avec pour spécialité les études olympiques et la recherche. Croyez-moi, je sais de quoi je parle... Si ce projet n'est pas mis en œuvre en 1987, il le sera, je pense, au plus tard en 1988. Aujourd'hui est un grand jour.

C'est en ce grand jour que vous allez recevoir une importante décoration olympique. Je vous en félicite. Elle récompense une vie respectable.

« Prenez la vie à bras le corps

Chacun la vit, bien peu la connaissent

Quoi que vous fassiez, cela en vaut la chandelle. »

(Faust I, Prologue sur le théâtre, le Bouffon.)

On raconte qu'à Weimar, après sa visite à Goethe, Napoléon s'est exclamé : « *Voilà un homme !* »

Je ne suis pas Napoléon, mais je dis : « *Voilà une femme !* »

W. D.

